

SHOSHANA-ROSE MARZEL

Zefat Academic College

Le refus de Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola (1883)

Dans le roman *Au Bonheur des Dames* (1883), Zola raconte l'évolution d'un grand magasin ainsi que l'histoire d'amour entre son directeur, Octave Mouret, et une jeune vendeuse, Denise Baudu. Cette relation débute par le refus initial de la jeune femme pour se résoudre finalement par un *happy end*, le mariage entre les deux protagonistes.

Mais ce qui pourrait être perçu comme l'évolution romanesque d'une banale histoire d'amour est bien plus que cela. Car le refus de Denise, combiné aux réactions des employés du *Bonheur des Dames*, permet à Zola d'exposer les rapports de pouvoir profondément inégalitaires entre hommes et femmes au XX^e siècle, dans un contexte où les femmes étaient socialement et économiquement dépendantes et fréquemment exposées à des formes de violence masquées par les conventions sociales. En adoptant un regard contemporain, il est possible de rapprocher ces dynamiques de ce que l'on qualifie aujourd'hui de *culture du viol*. Cette lecture ne consiste pas à juger de façon anachronique Zola ou son époque, mais à utiliser notre grille d'analyse actuelle pour mettre en évidence les structures de domination et les violences systémiques que l'auteur dépeint, rendant ainsi plus intelligible la portée critique de son roman. Pour bien comprendre la teneur de ce refus, sera d'abord étudiée dans le présent article la proposition d'Octave Mouret, puis le refus de

Denise, pour conclure par une analyse de ce qui fait l'extraordinaire de ce geste.

La proposition d'Octave Mouret

Zola instaure tout au long du roman une tension amoureuse latente entre Denise Baudu et Octave Mouret, tension qui confère à l'évolution de leur relation une cohérence et une grande crédibilité. Cette intrigue sentimentale s'inscrit ainsi dans un environnement socio-économique précis, renforçant l'intérêt du lecteur pour les interactions personnelles au sein du grand magasin, tout en soulignant les enjeux sociaux du roman. Au deuxième chapitre, par exemple,

... la vue d'un jeune homme, qui arrivait rapidement par la rue Port-Mahon, l'arrêta une minute encore. [...] Il était grand, la peau blanche, la barbe soignée ; et il avait des yeux couleur de vieil or, d'une douceur de velours, qu'il fixa un instant sur elle, au moment où il traversa la place. [...] elle restait immobile, toute retournée par ce regard, emplie d'une émotion singulière...¹

Cette tension culmine au chapitre X par une manifestation explicite de Mouret. Mme Cabin, la surveillante du dortoir des vendeuses, remet à Denise une lettre :

C'était une lettre de Mouret, où il se disait heureux de son rétablissement et la pria de descendre le soir dîner avec lui, puisqu'elle ne pouvait sortir. Le ton de ce billet, à la fois familier et paternel, n'avait rien de blessant ; mais il lui était impossible de se méprendre, le Bonheur connaissait bien la signification vraie de ces invitations, une légende courait là-dessus : Clara avait dîné, d'autres aussi, toutes celles que le patron remarquait. Après le dîner, comme disaient les commis farceurs, il y avait le dessert. (*BD*, 647)

1 É. Zola, *Au Bonheur des Dames*, [1883], *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, t. 3, p. 417. Cette édition sera notre édition de référence ; désormais, la citation sera suivie du sigle *BD* et du numéro de page.

Cette lettre provoque les larmes de Denise car elle en comprend immédiatement la portée : la proposition de Mouret ne relève pas d'un élan amoureux, mais d'un schéma d'exploitation sexuelle, basé sur un scénario bien rôdé : repérer une jeune femme, l'inviter à dîner, obtenir d'elle une intimité sexuelle et la récompenser ensuite par des avantages matériels.

Ce que la lettre ne fait qu'évoquer de manière allusive devient explicite le jour même. N'ayant pas reçu de réponse à son offre, Mouret s'enferme avec Denise dans la salle de l'échantillonnage et fait pression sur elle pour qu'elle vienne « dîner » avec lui :

– Écoutez, je vous aime... Vous le savez depuis longtemps, ne jouez pas le jeu cruel de faire l'ignorante avec moi... Et ne craignez rien. Vingt fois, j'ai eu l'envie de vous appeler dans mon cabinet. Nous aurions été seuls, je n'aurais eu qu'à pousser un verrou. Mais je n'ai pas voulu, vous voyez bien que je vous parle ici, où chacun peut entrer... Je vous aime, Denise...

[...]

– Mais c'est la liberté que je vous offre, c'est une existence de plaisirs et de luxe... Je vous mettrai chez vous, je vous assurerai une petite fortune. (BD, 674)

Mouret clarifie ici ses intentions : il veut faire de Denise sa maîtresse, et il est prêt à payer fort cher pour l'obtenir (« je vous assurerai une petite fortune »). Par ailleurs, comme il le mentionne lui-même, il avait même envisagé d'être brutal : « Nous aurions été seuls, je n'aurais eu qu'à pousser un verrou ». Cette phrase revêt un caractère particulièrement dérangeant, car elle expose la contradiction entre le discours amoureux de Mouret (« Écoutez, je vous aime... ») et la violence de sa proposition ; ce manque de respect, accompagné d'une menace voilée, est une manifestation du pouvoir masculin qui instrumentalise le sentiment amoureux pour obtenir du sexe.

Bien que le marché proposé par Mouret à Denise puisse paraître révoltant et surprenant, il ne surgit pas

soudainement dans le récit. Zola y a déjà préparé le lecteur en distillant une atmosphère fortement sexualisée dès les premières pages du roman². Cette ambiance est causée de prime abord par la matérialité même du grand magasin : les produits tels que les lingerie féminines, les étoffes légères et les parfums flattent les sens ; c'est également la décoration qui évoque l'intimité, comme le font notamment les mannequins en osier, moulés sur des silhouettes féminines qui exhibent les formes du corps féminin³. Par ailleurs, Zola présente les vendeuses des confections, où travaille Denise, en corrélation avec le désir masculin : Clara Prunaire est « la fille d'un sabotier des bois de Vivet, débauchée par les valets de chambre au château de Mareuil, quand la comtesse la prenait pour les raccommodages » (*BD*, 437) ; elle arrive au grand magasin et y mène une vie de plaisirs sans retenue⁴ ; Marguerite Vadon, « née à Grenoble [...] avait dû être expédiée au Bonheur des Dames, pour y cacher une faute, un enfant fait par hasard ; et elle se conduisait très bien, elle devait retourner là-bas diriger la boutique de ses parents et épouser un cousin, qui l'attendait » (*BD*, 437) ; Mme Frédéric, la seconde des confections, est une veuve maussade, entourée de rumeurs de liaisons sexuelles avec de hauts personnages ; quant à Mme Aurélie Lhomme, la

2 H. Thompson, « Questions of Sexuality and Gender », [dans :] B. Nelson (dir.) *The Cambridge Companion to Zola*. Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 61.

3 K. Foster, « Lèche-vitrines: Human Identity and the Mannequin in *Au Bonheur des dames* », [dans :] *Dix-Neuf*, 2022, t. 26, n° 2, p. 74-90.
J. Rachwalska von Rejchwald, « Les (a)céphales de la modernité. Reconfigurations du motif de la "femme sans tête" dans *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola », [dans :] *Romanica Cracoviensia*, 2021, t. 21, n° 2, p. 137-144.

4 Le comportement sexuel transgressif de Clara suggère un post-traumatisme, possiblement lié à un abus sexuel subi durant l'enfance. Voir S.- R. Marzel, « Abus sexuels sur mineurs dans *Les Rougon-Macquart* et *Vérité* », [dans :] *Les Cahiers naturalistes*, 2023, n° 97.

première du rayon, elle avait peut-être « témoigné autrefois trop de maternité à un ami de son fils, seulement elle occupait aujourd'hui, dans les nouveautés, une situation de femme sérieuse, qui ne s'amusait plus à de pareils enfantillages » (BD, 514).

Zola intensifie graduellement le thème de la sexualité ; le chapitre V aborde la question explicite de la marchandisation des relations, lorsque Pauline explique à Denise qu'une vendeuse ne peut subvenir à ses besoins sans être entretenue par un homme :

Alors, continua Pauline, vous ne vous en sortirez pas, c'est moi qui vous le dis !... Les chiffres sont là, [...] Prenez quelqu'un, ce sera beaucoup mieux.

– Non, répéta Denise.

– Eh bien ! vous n'êtes pas raisonnable... C'est forcé, ma chère, et si naturel ! Nous avons toutes passé par là. Moi, tenez ! j'étais au pair, comme vous. [...] Alors, mon Dieu ! il faut se laisser aller...

Et elle parla de son premier amant, un clerc d'avoué, qu'elle avait connu dans une partie, à Meudon. Après celui-là, elle s'était mise avec un employé des postes. Enfin, depuis l'automne, elle fréquentait un vendeur du Bon Marché, un grand garçon très gentil, chez lequel elle passait toutes ses heures libres. Jamais qu'un à la fois, du reste. Elle était honnête, elle s'indignait, lorsqu'on parlait de ces filles qui se donnent au premier venu.

– Je ne vous dis point de vous mal conduire, au moins ! reprit-elle vivement. Ainsi je ne voudrais pas être rencontrée en compagnie de votre Clara, de peur qu'on ne m'accusât de faire la noce comme elle. Mais, quand on est tranquillement avec quelqu'un, et qu'on n'a aucun reproche à s'adresser... Ça vous semble donc vilain ? (BD, 112-113)

Ce que Pauline décrit est de fait une forme de prostitution semi-institutionnalisée⁵. Pauline la décrit à travers un discours truffé d'ambiguïtés : alors qu'elle

⁵ « Although some critics have viewed *The Ladies' Paradise* as a positive story, or one that operates on a fairy-tale structure, both novels are palpably critical of rags-to-riches success stories of consumer capitalism. For example, the specter of prostitution haunts both novels ». A. Kudish, « "Selling Themselves Piecemeal" : The Economics of Beauty and Power in Four Representative Texts », [dans :] *the Routledge Companion to Fashion Studies*. Routledge, 2021, p. 302.

encourage Denise à « prendre quelqu'un », elle ne parle jamais explicitement de sexualité ; de même lorsqu'elle raconte ses liaisons successives tout en revendiquant sa respectabilité. Le discours contradictoire de Pauline (elle-même le porte-parole romanesque du système), tel que repris par Zola, n'est pas anodin, il reflète parfaitement l'hypocrisie de l'époque⁶ : la société dix-neuviémiste glorifie la virginité féminine, valorise la chasteté, l'honneur et la pureté, mais simultanément cette même société pousse de nombreuses femmes à recourir à des stratégies équivoques de survie économique⁷.

De la sorte, à travers ces discours et dans le microcosme sexualisé qu'est le grand magasin⁸, Zola décrit un espace où les femmes, qu'elles soient libres, prudentes ou discrètes, sont jugées en fonction de leur rapport réel ou supposé au sexe et souvent contraintes à une semi-prostitution. Zola décrit en réalité ce qui correspond à ce que l'on qualifie aujourd'hui de culture du viol, « ce concept [qui] désigne l'ensemble des pratiques, mythes, conventions et faits culturels qui banalisent, dénaturent ou favorisent les violences sexuelles dans notre société. Parler de culture du viol, c'est mettre l'accent sur la dimension collective et sociale du problème des violences sexuelles »⁹. La culture du viol inclut à la fois des attitudes dévalorisantes

6 L. Nizard, « Discours de protection de l'intimité féminine et dévoilements voyeuristes : pudibonderies et impudeurs du roman du second XIX^e siècle », [dans :] *Dix-Neuf*, 2021, t. 25, n° 2, p. 111-121 ; A. Corbin, *Le XIX^e siècle*. Série « Il était une fois l'amour », 2009. <http://livres.lexpress.fr/dossiers.asp/idC=4896/idR=5/idG=>; 24.04.2009.

7 C. Gleyzes, *La femme coupable : Petite histoire de l'épouse adultère au XIX^e siècle*, Paris, Editions Imago, 1994.

8 M.-L. Héliès-Hassid, « "Au Bonheur des dames" ou la leçon de commerce moderne de M. Zola », [dans :] *Décisions marketing*, 2000, v. 20, n° 2, p. 35-46.

9 S. Zaccour, L. M. Lessard, « La culture du viol dans le discours juridique : soigner ses mots pour combattre les violences sexuelles », [dans :] *Canadian Journal of Women and the Law*, 2021, v. 33, n° 2, p. 176.

et hostiles à l'égard des femmes : humiliations, calomnies, soupçons, ainsi que des formes explicites de violence sexuelle, y compris le harcèlement et le viol. Bien que le terme de culture du viol n'existe pas à l'époque, Zola décrit avec justesse ses mécanismes¹⁰.

Ce que Zola relate n'est pas le fruit de son imagination, mais le reflet d'une situation réelle. Le romancier s'appuie sur une enquête préliminaire minutieuse qu'il mène avant la rédaction du roman. Effectivement, « Zola, ce "quasi-sociologue" selon Christophe Charle, documente ses romans sur un mode qui est celui de l'investigation sociale »¹¹. Ce qui confère une grande précision à ses descriptions, y compris celles concernant les femmes entretenues par des hommes¹². Est resté célèbre, par exemple, le témoignage de Melle Dulit à ce propos¹³. Cette réalité est également corroborée par les recherches menées par plusieurs historiens sur les conditions de travail des vendeuses au XIX^e siècle. Ceux-ci soulignent la précarité salariale des employées

10 Voir l'analyse de Juliana Starr sur la culture du viol dans *La Curée*. J. Starr, « "Ce viol brutal... la fit ensuite se mépriser" : Rape Culture in *La Curée* », [dans :] *Excavatio: International Review for Multidisciplinary Approaches and Comparative Studies Related to Émile Zola and Naturalism Around the World*, 2021 ; M. Triquenaux, « Cachez ce viol que je ne saurais voir ? Analyser les récits de violences sexuelles dans la littérature du XVIII^e siècle: la "culture du viol" comme anachronisme contrôlé », [dans :] *Écrire l'histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, 2021, n° 20-21.

11 Cité par D. Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e siècle », *Romantisme*, 2010, v. 149, n° 3, p. 14.

12 Sur l'importance de l'enquête sur le terrain pratiquée par Zola, voir encore H. Moëlo, *Le texte et le terrain : l'écriture ethnologique face à la littérature*, Paris, ISTE Group, 2016, p. 25-28 ; H. Mitterrand, *Émile Zola. Carnets d'enquêtes, une ethnographie inédite de la France*, Paris, Terre Humaine/Plon, 1987.

13 S. Roux, « La citadine et le monde du travail chez Zola : cas particulier des vendeuses dans *Au bonheur des dames* », [dans :] *Estudios románicos*, 1989, v. 5, p. 1234.

et la fréquence de ces arrangements implicites¹⁴. Selon Marie-Victoire Louis, par exemple, dans son ouvrage *Le droit de cuissage. France, 1860-1930*, l'exploitation sexuelle systématique des vendeuses par leurs supérieurs dans les grands magasins est non seulement pratiquée, mais également connue de tous¹⁵.

Dans ce cadre, la proposition que fait Mouret à Denise n'a rien d'exceptionnel ; au contraire, elle s'intègre parfaitement dans la configuration socio-historique décrite ici.

Le refus de Denise Baudu

Face à la pression sans équivoque de Mouret dans la salle de l'échantillonnage (décryptée ci-dessus), Denise refuse sa proposition et s'explique :

Mais elle relevait déjà la tête, elle le regardait en face, et elle dit, en souriant de son air doux et brave :

– Je n'ai peur de rien, monsieur... On fait seulement ce qu'on veut faire, n'est-ce pas ? Moi, je ne veux pas, voilà tout !

[...] Puis, toute droite, l'air grandi dans sa faiblesse :

– Non, laissez-moi... Je ne suis pas une Clara, qu'on lâche le lendemain. Et puis, monsieur, vous aimez une personne, oui, cette dame qui vient ici... Restez avec elle. Moi, je ne partage pas.

La surprise le tenait immobile. Que disait-elle donc et que voulait-elle ? Jamais les filles ramassées par lui dans les rayons, ne s'étaient inquiétées d'être aimées. Il aurait dû en rire, et cette attitude de fierté tendre achevait de lui bouleverser le cœur. (BD, 673-675)

Mouret est stupéfait par le refus et les paroles de Denise, car derrière cette exigence d'amour se cache, tout d'abord, un sentiment élémentaire : le refus de Denise est une réaction presque instinctive à une atteinte au corps : se vendre/être achetée représente

14 C. Lesselier, « Employées de grands magasins à Paris (avant 1914) », [dans :] *Le mouvement social*, 1978, p. 122-123.

15 M.-V. Louis, *Le droit de cuissage. France, 1860-1930*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994, p. 61-62.

pour elle à la fois une forme de viol et une humiliation. Denise ne veut pas d'une relation fondée sur la violence et l'argent, elle ne veut pas devenir la maîtresse de Mouret, aussi riche et séduisant soit-il. Elle aspire à une relation amoureuse, réciproque et libre. Par conséquent, devenir une maîtresse bien rémunérée, comme le lui propose Mouret, la dégoûte. N'oublions pas, non plus, que Denise est vierge, ce que Zola mentionne à plusieurs reprises. Denise oppose à Mouret un système de valeurs qu'il ne veut pas reconnaître. Cette étrangeté le déstabilise plus encore que le refus lui-même.

Mouret vit en effet dans un autre monde : il puise parmi les vendeuses du grand magasin comme dans un vivier (« les filles ramassées par lui dans les rayons »), avec la complicité tacite du personnel. Dans ce système hiérarchique, les vendeuses sont supposées tout accepter, y compris les avances de leur patron. C'est après que Denise a exprimé son refus que Pauline lui explique l'évidence de ce système : « on ne pouvait être jalouse d'un homme dans une pareille position. Il avait trop d'argent, il était le maître après tout ». Pauline continue en expliquant que si elle-même peut épouser Baugé, c'est justement parce qu'il est son égal : « Baugé m'épouse, parce que c'est Baugé. Il est mon égal, ça va tout seul » (*BD*, III, 650). Alors que concernant la relation Denise/Mouret, Pauline décrit un rapport de force, dans lequel les hommes sont plus puissants que les femmes. Octave Mouret y incarne le mâle dominant par excellence, placé au-dessus des femmes comme des hommes, au cœur d'un système dont il tire tous les bénéfices. C'est donc en compatibilité avec cet état d'esprit que Pauline conseille à Denise d'accepter la proposition de Mouret.

Ce système repose aussi sur une conception de la masculinité que Mouret matérialise pleinement : être un homme, c'est conquérir les femmes et les posséder,

sans les aimer ni s'engager. Selon cette logique, le désir masculin est légitime par nature et le refus féminin n'est qu'un obstacle à surmonter. Cette conception façonne, bien entendu, la manière dont Mouret entretient des relations avec les femmes, qu'il ne considère que sous l'angle de la domination. Si cette conception de la masculinité et des relations homme/femme est normative à cette époque, elle indique cependant les limites émotionnelles de Mouret alors que Denise, pour sa part, aspire à une relation fondée sur l'amour et le respect. Le face-à-face Mouret/Denise révèle deux conceptions divergentes des relations entre hommes et femmes : d'un côté, une logique de conquête et de domination, et de l'autre, une exigence d'amour et d'engagement.

Pourtant, bien que le refus de Denise soit parfaitement compréhensible, beaucoup, parmi les employés du grand magasin ne le comprennent pas. Et même pire : certains n'y voient qu'une stratégie calculatrice, presque machiavélique :

Bourdoncle ne désarmait pas. [...] Et ce qui l'inquiétait surtout, devant cette petite vendeuse devenue peu à peu si redoutable, c'était qu'il ne croyait point à son désintéressement, à la franchise de ses refus. Pour lui, elle jouait un rôle, le plus habile des rôles ; car, si elle s'était livrée le premier jour, Mouret sans doute l'aurait oubliée le lendemain ; tandis que, en se refusant, elle avait fouetté son désir, elle le rendait fou, capable de toutes les sottises. Une rouée, une fille de vice savant, n'aurait pas agi d'une autre façon que cette innocente. (BD, 703-704)

À cette accusation de calcul s'ajoutent des rumeurs que des employés du grand magasin font courir sur Denise :

Pourtant, des histoires circulaient, il y avait un courant de commérages abominables, sous les flatteries et le respect que Denise sentait monter autour d'elle. La maison entière, à cette heure, racontait qu'elle avait eu jadis Hutin pour amant ; on n'osait jurer que la liaison continuât, seulement on les soupçonnait de se revoir, de loin en loin. Et Deloche aussi couchait avec elle : ils se retrouvaient sans cesse

dans les coins noirs, ils causaient pendant des heures. Un véritable scandale ! (BD, 704)

Ces ragots nauséabonds illustrent parfaitement l'un des aspects de la culture du viol : bien qu'entièrement faux, ils rabaissent Denise en la réduisant à une figure hypersexualisée alors qu'elle est précisément la seule à refuser toute instrumentalisation du désir. En réalité, ces ragots sont un mécanisme de punition sociale de l'indocilité féminine, une façon de « remettre à sa place » celle qui ose refuser le système¹⁶.

Progressivement cependant, le mariage apparaît comme l'unique issue possible. C'est ce que suggère Pauline au chapitre XII :

– Alors, tout ça, c'est pour en arriver à ce qu'il vous épouse ?

Du coup, la jeune fille se redressa. Elle était bouleversée.

– Lui m'épouser ! oh ! non, oh ! je vous jure que je n'ai jamais voulu une pareille chose !... Non, jamais un tel calcul n'est entré dans ma tête, et vous savez que j'ai horreur du mensonge !

– Dame ! ma chère, reprit doucement Pauline, vous auriez l'idée de vous faire épouser, que vous ne vous y prendriez pas autrement... Il faudra bien que ça finisse, et il n'y a encore que le mariage, puisque vous ne voulez point de l'autre affaire... Écoutez, je dois vous prévenir que tout le monde a la même pensée : oui, on est persuadé que vous lui tenez la dragée haute pour le mener devant monsieur le maire... Mon Dieu ! quelle drôle de femme vous êtes ! (BD, 732)

Mouret lui-même en vient à songer au mariage : « il n'osait plus lui offrir de l'argent, l'idée confuse d'un mariage se levait, au milieu de ses révoltes de jeune veuf » (BD, 733).

La relation entre Mouret et Denise suscite l'attention grandissante du personnel du magasin. Vers la

16 Sur l'aspect toxique des rumeurs dans l'ensemble des *Rougon-Macquart*, y compris à propos de Denise dans *Au Bonheur des dames*, voir L. Beane Katner, « Characterizations of Group Discourse by Working-Class Women in Emile Zola's *Rougon-Macquart* Series », [dans :] A. Gural-Migdal, (dir.), *L'écriture du féminin chez Zola et dans la fiction naturaliste*, Peter Lang, 2004. p. 65.

fin du roman, incapable de subir davantage la pression et les regards, Denise donne sa démission. Ce geste alimente aussitôt les commérages, les paris et les interprétations :

L'aventure, qui, depuis des mois, occupait les commis enchantés de la longue résistance de Denise, venait tout d'un coup d'aboutir à une crise : on avait appris la veille que la jeune fille quittait le Bonheur, malgré les supplications de Mouret, en prétextant un grand besoin de repos. Et les avis étaient ouverts : partirait-elle ? ne partirait-elle pas ? De rayon à rayon, on pariait cent sous, pour le dimanche suivant. Les malins mettaient un déjeuner sur la carte du mariage final ; pourtant, les autres, ceux qui croyaient au départ, ne risquaient pas non plus leur argent sans de bonnes raisons. [...] Du reste, les uns comme les autres, tombaient d'accord que cette petite vendeuse avait mené l'affaire avec la science d'une rouée de génie, et qu'elle jouait la partie suprême, en lui mettant ainsi le marché à la main. Épouse-moi, ou je m'en vais. (BD, 771)

Progressivement, le refus de Denise est compris et même reconnu comme légitime par certains (« les commis enchantés de la longue résistance de Denise ») au sein de la communauté du grand magasin. Finalement, à la fin du roman, lorsque Denise vient dire adieu à Mouret, ce dernier lui propose de l'épouser. Denise accepte, et le roman se clôt sur leur projet de mariage.

L'extraordinaire du refus de Denise

En réalité, le refus de Denise est parfaitement compréhensible : Denise refuse un viol et un système abject. C'est le contexte qui rend son refus exceptionnel. « Zola accentuates the moral opposition between the virtuous Denise Baudu and the promiscuity of her surroundings. *Au Bonheur des Dames* is, indeed, the narrative of a moral triumph »¹⁷. En effet, c'est un triomphe

17 B. Nelson, *Zola and the Bourgeoisie: A Study of Themes and Techniques in Les Rougon-Macquart*, Springer, 1983, p. 56.

moral car Denise manifeste une détermination dans un environnement saturé par la culture du viol et où ses collègues veulent la convaincre d'accepter la proposition de Mouret ; leur discours, souvent présenté comme du bon sens ou comme une forme de réalisme social, matérialise en réalité un aspect supplémentaire de la culture du viol. Face à l'insistance de Mouret et cette pression collective, Denise oppose une résistance inflexible¹⁸.

Finalement, dans ce contexte, le mariage apparaît comme la seule solution acceptable pour Denise, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, contrairement à l'offre initiale de Mouret, fondée sur un simulacre de séduction, la demande en mariage repose sur un attachement véritable. De plus, elle introduit une dimension nouvelle, celle du **consentement réciproque** : Denise n'est plus une proie à posséder, mais une **partenaire**. Enfin, le mariage offre une reconnaissance sociale, sans laquelle une relation entre une vendeuse et son directeur est condamnée à la honte et à la marginalité. Pour toutes ces raisons, le mariage permet à Denise d'entrer dans une union fondée sur le respect et d'obtenir un statut respectable. Selon Brian Nelson :

La conviction profonde de Denise Baudu est que la seule conséquence naturelle et légitime de l'amour est le mariage, lequel, pense-t-elle, constitue une condition nécessaire de stabilité et de sécurité. L'élément de roman sentimental dans *Au Bonheur des Dames* atteint son point culminant dans la conversion d'Octave Mouret, qui passe d'une vision cyniquement exploitatrice des femmes à l'idée du mariage comme « la santé nécessaire, la force et l'ordre même de la vie ! »¹⁹

18 H. Thompson, « Questions of Sexuality and Gender », [dans :] B. Nelson (dir.), *The Cambridge Companion to Zola*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 57.

19 « The firm conviction of Denise Baudu is that the only natural and legitimate consequence of love is marriage, which, she believes,

Conclusion

Le refus de Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames* constitue un acte subversif dans une société où les femmes sont assignées à une position de dépendance économique et sexuelle. En rejetant l'offre de Mouret, Denise refuse une violence et un système : une séduction qui camoufle l'abus sexuel et un ordre patriarcal de domination. Denise refuse la culture du viol. Malgré sa singularité, Denise est, de fait, la seule à incarner une forme de normalité. En construisant une héroïne capable de dire non – non à la sexualité imposée, non à l'argent, non à la pression collective, Zola fait de Denise un personnage d'exception. Par ce refus, elle réintroduit la possibilité d'un lien fondé sur la réciprocité et le consentement. Ce faisant, elle ouvre dans le roman et dans l'imaginaire collectif de l'époque un espace pour une figure féminine forte, lucide, et libre.

En plaçant la résistance d'une jeune vendeuse au centre du roman, Zola met en lumière les mécanismes d'une culture du viol avant la lettre : rumeurs méchantes destinées à punir l'indocilité féminine, solidarité masculine implicite, dépendance économique féminine rendant les refus improbables. En ce sens, Denise apparaît comme l'unique figure capable de réintroduire la possibilité d'une relation fondée sur la réciprocité, le respect et le consentement. Son refus oblige Mouret à se transformer, non par calcul, mais parce qu'il se heurte pour la première fois non à une femme complaisante mais à un sujet moral. Ce geste ouvre alors une brèche au sein du système social que

is a necessary condition of stability and security. The novelette element in *Au Bonheur des Dames* culminates in the conversion of Octave Mouret from a cynically exploitative view of women to the idea of marriage as « la santé nécessaire, la force et l'ordre même de la vie ! » » B. Nelson, *Zola and the Bourgeoisie: A Study of Themes and Techniques...*, *op. cit.*, p. 55, traduction de l'auteure.

décrit Zola : l'espace d'un choix féminin, d'une autonomie possible, d'une reconstruction de liens amoureux authentiques. À travers Denise, Zola imagine la place d'une femme qui, en affirmant sa dignité, parvient à déplacer les lignes du pouvoir. En cela, la résistance de la jeune vendeuse excède de loin sa fonction narrative, elle devient une critique implicite de la condition féminine du XIX^e siècle et une invitation à repenser les rapports entre désir, pouvoir et liberté.

bibliographie

Corbin A., *Le XIX^e siècle. Série « Il était une fois l'amour »*, 2009.<http://livres.lexpress.fr/dossiers.asp/idC=4896/idR=5/idG=;24.04.2009>.

Beane Katner L., « Characterizations of Group Discourse by Working-Class Women in Emile Zola's *Rougon-Macquart* Series », [dans :] Gural-Migdal A., éd., *L'écriture du féminin chez Zola et dans la fiction naturaliste*, Peter Lang, 2004.

Foster K., « Lèche-vitrines: Human Identity and the Mannequin in *Au Bonheur des dames* », [dans :] *Dix-Neuf*, 2022, v. 26, n° 2.

Gleyzes C., *La femme coupable : Petite histoire de l'épouse adultère au XIX^e siècle*, Paris, Editions Imago, 1994.

Kalifa D., « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e siècle », [dans :] *Romantisme*, 2010, v. 149, n° 3.

Héliès-Hassid M.-L., « "Au Bonheur des dames" ou la leçon de commerce moderne de M. Zola », [dans :] *Décisions marketing*, 2000, v. 20, n° 2.

Kudish A., « "Selling Themselves Piecemeal": The Economics of Beauty and Power in Four Representative Texts », [dans :] *The Routledge Companion to Fashion Studies*, Routledge, 2021.

Lesselier C., « Employées de grands magasins à Paris (avant 1914) », [dans :] *Le mouvement social*, 1978.

Louis M.-V., *Le droit de cuissage. France, 1860-1930*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994.

Marzel S.-R., « Abus sexuels sur mineurs dans *Les Rougon-Macquart* et *Vérité* », [dans :] *Les Cahiers naturalistes*, 2023, n° 97.

Mitterrand H., *Émile Zola. Carnets d'enquêtes, une ethnographie inédite de la France*, Paris, Terre Humaine/Plon, 1987.

Moëlo H., *Le texte et le terrain : l'écriture ethnologique face à la littérature*, Paris, ISTE Group, 2016.

Nelson B., *Zola and the Bourgeoisie: A Study of Themes and Techniques in Les Rougon-Macquart*, Springer, 1983.

Nelson B., « Zola and the counter revolution: *Au Bonheur des Dames* », [dans :] *Australian journal of French studies*, 1993, v. 30, n° 2.

Nizard L., « Discours de protection de l'intimité féminine et dévoilements voyeuristes : pudibonderies et impudeurs du roman du second XIX^e siècle », [dans :] *Dix-Neuf*, 2021, v. 25, n° 2.

Rejchwald von, J. R., « Les (a)céphales de la modernité. Reconfigurations du motif de la "femme sans tête" dans *Au Bonheur des Dames* d'Émile Zola », [dans :] *Romanica Cracoviensia*, 2021, v. 21, n° 2.

Roux S., « La citadine et le monde du travail chez Zola : cas particulier des vendeuses dans *Au bonheur des dames* », [dans :] *Estudios románicos*, 1989, v. 5.

Starr J., « "Ce viol brutal... la fit ensuite se mépriser" : Rape Culture in *La Curée* », [dans :] *Excavatio: International Review for Multidisciplinary Approaches and Comparative Studies Related to Émile Zola and Naturalism Around the World*, 2021.

Thompson H., « Questions of Sexuality and Gender », [dans :] B. Nelson (dir.) *The Cambridge Companion to Zola*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Triquenaux M., « Cachez ce viol que je ne saurais voir ? Analyser les récits de violences sexuelles dans la littérature du XVIII^e siècle : la "culture du viol" comme anachronisme contrôlé », [dans :] *Écrire l'histoire. Histoire, Littérature, Esthétique*, 2021, n° 20-21.

Zaccour S. et Lessard M., « La culture du viol dans le discours juridique: soigner ses mots pour combattre les violences sexuelles », [dans :] *Canadian Journal of Women and the Law*, 2021, v. 33, n° 2.

Zola É., *Au Bonheur des Dames*, [dans :] *Idem, Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, t. 3.

abstract

Denise Baudu's Refusal in Émile Zola's *The Ladies' Paradise* (1883)

In *The Ladies' Paradise* (*Au Bonheur des Dames*) (1883), Zola stages the refusal of Denise Baudu not as a mere romantic hesitation, but as a powerful rejection of a system of sexual and economic domination. Mouret's offer to "dine" with her is in fact a veiled proposal of transactional sex, emblematic of the quasi-institutional exploitation of female employees in 19th-century department stores. Denise's "no" is radical in its context: she rejects not only a man, but a culture of rape disguised as seduction. While her colleagues interpret her resistance as cunning or naivety, Zola presents her as morally lucid, demanding love, respect, and mutual consent. Her refusal ultimately transforms Mouret and leads to marriage, not as submission, but as a recognition of equality. Denise emerges as a rare figure of female agency, challenging the patriarchal order through her unwavering autonomy.

keywords


Female refusal, rape culture, patriarchal domination, sexual exploitation, consent

mots-clés

Refus féminin, culture du viol, domination patriarcale, exploitation sexuelle, consentement

shoshana-rose marzel

Shoshana-Rose Marzel (Ph.D.) est maître de conférence et cheffe du département de Littérature, Art et Musique au Zefat Academic College, à Safed (Israël), où elle enseigne la littérature générale. Correspondante pour Israël de la *Société des Études Romantiques et Dix-Neuviémistes*, ses recherches portent sur le roman français du XIX^e siècle et l'histoire de la mode. Elle a publié *L'Esprit du chiffon* (Peter Lang, 2005), codirigé *Dress and Ideology* (Bloomsbury, 2015) et publié *Le vêtement dans les contes de Perrault* (Brill, 2024).

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 24.09.2025 Accepted : 20.02.2026 Published : 30.03.2026	ÉTUDES	ASJC 1208
		
ORCID : 0000-0003-4821-7324		
S.-R. Marzel, « Le refus de Denise Baudu dans <i>Au Bonheur des Dames</i> d'Émile Zola (1883) », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2026, nr 45, pp. 27-45. DOI : www.doi.org/10.26881/erta.2026.45.02		
www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		